

Premier extrait (pp 12- 18)

J'étais persuadé que si je fuguais, ça ferait plaisir à ma mère. Elle se plaignait tout le temps qu'on n'était pas assez aventureux. Ça ne faisait ni chaud ni froid à mes frères et sœurs, qui étaient indifférents aux opinions d'autrui en général, mais moi, je prenais ça à cœur. J'étais le dernier des six et je ne voulais pas qu'on m'attribue les bizarreries des autres. Je voulais être unique. Moi-même. Différent. En même temps, je n'avais pas trop le choix, j'étais moins beau et moins intelligent que les autres. Mais je n'avais pas non plus d'idée précise de ce que je devais être. Alors, je me disais que je pouvais au moins essayer d'être ce que ma mère voulait et donner sa chance à l'aventure.

Ce qu'était une aventure, cela dit, n'était pas très clair. On avait proposé à Jérémie, le plus jeune de mes deux frères, de faire une tournée européenne avec un orchestre philharmonique: ça, d'après ma mère, ça aurait été une belle aventure. Jérémie avait refusé l'offre : il préférait que le violoncelle reste un hobby. Par contre, quand Léonard (mon autre frère) avait supplié mes parents de l'envoyer en pensionnat, ma mère n'avait pas eu l'air de voir ça comme une aventure, alors même que Léonard insistait pour lui vendre cette idée. Il avait dit que le pensionnat, c'était même l'aventure *ultime*, que Flaubert avait écrit quelque part que quiconque avait connu le pensionnat dans sa jeunesse savait tout ce qu'il y avait à savoir sur la société, et que Bourdieu confirmait sans réserves, et que Flaubert et Bourdieu étaient les deux hommes les plus intelligents que le monde ait connus. J'avais quatre ans le jour où Léonard avait tenu ce petit discours, et je m'en souviens très bien parce qu'à l'époque, je n'avais pas encore vraiment conscience de l'existence d'autres gens en dehors de notre famille. Alors, entendre qu'il existait non seulement d'autres noms que le nôtre (comme Flaubert et Bourdieu), mais qu'en plus, ils appartenaient à des gens plus intelligents que mes parents, et voir que personne autour de la table n'objectait à cela (y compris mes parents), ça m'avait fait paniquer et je m'étais mis à pleurer. Ma mère avait sauté sur l'occasion pour sceller son refus: « Tu vois, Léonard, tu fais pleurer ton petit frère. Dory ne veut pas que tu t'en ailles. »

Presque huit ans plus tard, je ne savais toujours pas exactement ce qu'était une aventure, ni si Léonard m'en voulait encore d'avoir pleuré ce jour-là. Il venait d'obtenir son Master mention très bien, mais dès que l'occasion se présentait, il ne manquait jamais de rappeler à notre mère qu'il aurait été meilleur sociologue si on ne l'avait pas privé de l'expérience du pensionnat.

Dans les films que j'avais vus, l'aventure, ça se passait en dehors de la maison ou de l'école. En gros, il y avait deux options : si on partait tout seul, on rencontrait des gens et on apprenait des trucs, alors que si on partait en groupe, il y avait au moins un mort. Donc j'ai décidé de partir tout seul (faut dire que j'avais pas vraiment d'amis). J'ai fugué de nuit, avec le vélo de Simone. Mon plan, c'était d'aller vivre en Italie, parce que ça avait l'air agréable, le soleil, les pâtes... Je n'avais pas pensé que ça allait être compliqué, de traverser les Alpes à vélo. De toutes façons, je ne suis pas allé jusque-là. A peine à deux kilomètres de la maison, j'ai fatigué, et je me suis dit que c'était peut-être plus sage de faire les 6 kilomètres qui me séparaient de la gare puis de prendre un train pour le sud.

Le temps que j'arrive à la gare, il était deux heures du matin, et tout était désert. Il y avait juste quelques clochards dans les coins, et deux voyageurs en short et chaussures de rando. Ils venaient chacun d'un pays différent et essayaient d'utiliser leur guide de conversation en français pour arriver à se parler. Pas de train prévu avant 4h55. Je me suis installé sur un banc en face du tableau des départs, là où toutes les lignes commençaient ou finissaient, selon comment on voyait les choses. J'avais devant moi des rails noirs et brillants à perte de vue, mais pas un seul train. Je me suis demandé où les trains passaient la nuit.

– Qu'est-ce que t'as là-dedans ? a hurlé un clochard, sans bouger de son coin.

Il pointait mon sac à dos du doigt.

– Des pois chiches, j'ai crié. Du miel. Du thon en boîte. Des slips.

Je voulais lui faire une liste exhaustive. Je crois que le thon en boîte lui a fait envie, parce qu'il s'est levé et s'est approché de moi quand il m'a entendu dire que j'en avais.

– Du savon, je baissais la voix au fur et à mesure qu'il approchait. Une lampe torche. De l'Orangina.

– De l'*Orangina*?

Ça a eu l'air de le dégoûter.

– C'est tout ce qu'y avait, j'ai répondu, m'excusant presque.

– Attends que ta mère vienne de faire les courses la prochaine fois que tu fugues, gamin.

Il s'est assis à côté de moi. Il ne sentait pas aussi mauvais que certains clochards que j'avais pu croiser. Il sentait le carton mouillé.

– Donc t'as pas d'arme là-dedans, il a dit, quand j'ai fini ma liste. Il va te falloir une arme si tu comptes vadrouiller tout seul comme ça. Tu peux pas juste te balader les mains dans les poches. T'es un petit garçon quand même. Y a des tarés partout. Il arrive des trucs ignobles aux petits garçons tout mignons dans ton genre.

– Je suis pas vraiment mignon.

Je ne cherchais pas à ce qu'il me contredise, je me demandais vraiment si le fait d'être un peu gros n'agissait pas comme protection contre un tueur potentiel. Le clochard m'a regardé de plus près.

– T'es bien assez mignon pour un psychopathe.

– Ils préfèrent pas les petites filles plutôt?

– Oh, tous les goûts sont dans la nature, comme on dit. Et eux, ils trucident tout ce qui leur tombe sous la main : femmes, animaux, n'importe quel gosse, au fond ils s'en foutent. Ce qui compte, c'est que ça saigne et que ça crie.

Il grattait furieusement une verrue sur le haut de sa main.

– Faudrait que vous mettiez du chatterton là-dessus, et que vous arrêtiez de gratter, je lui ai conseillé. Vous couvrez la verrue de chatterton, un nouveau morceau chaque matin, et ça va l'étouffer, elle finira par disparaître.

Le clochard m'a regardé. Il a répété le mot « Chatterton » et s'est mis à rigoler, et je ne sais pas si c'est moi qu'il trouvait drôle ou s'il venait de se souvenir d'une blague qu'on lui avait racontée à propos du chatterton.

– Ça marche vraiment, j'ai insisté. Mes frères et sœurs, ils nagent beaucoup, ils ont tous eu des verrues aux pieds à cause de la piscine, et ma mère a vraiment tout essayé: y a rien de plus efficace que le chatterton.

– C'est vraiment ignoble. Les piscines publiques, c'est dégueulasse.

– On met tous des tongs maintenant, quand on y va.

J'ai dit ça pour qu'il ne pense pas que j'étais moi-même dégueulasse.

– C'est bien beau les tongs, mais ça aide pas contre les mycoses. L'espèce de bain de pieds qu'ils te font prendre avant d'entrer dans la piscine? Le pédiluve? Ignoble. La tong peut rien contre tous les champignons du pédiluve.

– Les gens disent que si, que ça protège.

– *Les gens*. Y en a aussi qui disent que leur glace préférée c'est la glace à la fraise."

Il n'avait pas tort. C'est vrai que les gens disaient souvent n'importe quoi. Il avait l'air de savoir pas mal de trucs, alors je lui ai demandé s'il savait où les trains passaient la nuit.

– Y a un dépôt là-bas, vers le stade. J'y suis allé une fois ou deux, dormir dans des wagons vides.

– Ça a l'air cool.

– Je préfère dormir à la belle étoile, en fait. C'est pas terrible comme endroit, le dépôt. Je me le réserve pour les nuits où il fait vraiment trop froid.

Je me suis trouvé idiot d'avoir dit que passer la nuit au dépôt avait l'air cool, c'était vraiment con comme remarque, mais le clochard n'a pas eu l'air de m'en vouloir. Il savait bien que j'avais encore beaucoup de choses à apprendre.

Il m'a demandé si j'avais dit au revoir à quelqu'un avant de fuguer. Je lui ai dit que non, bien sûr que non, ça aurait ruiné tout l'effet.

– Comment ça, ruiné?

– Ben si j'avais dit au revoir à Simone, par exemple, ma sœur, elle aurait cafté à ma mère direct, et elle m'aurait empêché de fuguer.

– Ouais, évidemment, je te dis pas de dire au revoir à un membre de ta famille! Mais faut bien dire au revoir à quelqu'un quand même, quelqu'un qui pourra dire à la police que c'était ton choix de partir, tu comprends? Histoire que ta mère flippe pas encore plus en se disant que t'as été enlevé ou trucidé ou je ne sais quoi. T'as pas une petite copine?

J'y ai réfléchi. J'aimais bien la Juliette de la vidéo *La mer à voir* mais on ne se connaissait pas. Sara Catalano était mignonne. Je pensais souvent à elle avant de m'endormir. Peut-être bien que j'étais amoureux. Elle était bien trop populaire pour que j'ose lui parler à l'école mais bon, je savais où elle habitait, je pouvais peut-être sonner à sa porte et lui dire au revoir. De penser à ce que j'allais dire à Sara, ça m'a fait me rendre compte que j'étais soulagé d'avoir oublié un truc important avant de fuguer, et que j'allais être obligé de rentrer à la maison pour réparer mon erreur, et que j'allais pouvoir dormir bien confortablement dans mon lit avant ça. Le clochard avait l'air de savoir de quoi il parlait. Cela dit, il y avait peut-être un hic dans son raisonnement.

– Mais si je dis au revoir à quelqu'un et que du coup, personne s'inquiète de mon sort, qu'est-ce qu'il se passera si pendant que je fugue, on m'enlève, ou on me séquestre ? Personne ne viendra me chercher s'ils croient que je suis heureux quelque part à vivre mes aventures.

– Ah mais c'est comme ça, tu peux pas avoir le beurre et l'argent du beurre.

Je n'avais jamais vraiment compris cette expression, et le clochard a dû le sentir.

– Les Américains, ils disent: tu peux pas avoir un gâteau et le manger. Si tu le manges, ben tu l'as plus, et si tu veux l'avoir, ben tu peux le garder dans ton frigo, mais tu le manges pas.

– Je vois pas bien ce que vient faire le gâteau dans tout ça.

– Le gâteau, ça représente ta liberté. Le manger, ce serait accepter que des gens s'inquiètent pour toi. C'est impossible d'avoir les deux. D'être libre *et* de savoir que quelqu'un s'inquiète de ton sort.

Il a levé le bras d'un air triste et je me suis dit qu'il allait me montrer quelque chose, mais il l'a laissé retomber lourdement sur sa cuisse droite.

– Tout le reste, il a poursuivi, jamais pouvoir savoir ce qui va t'arriver, si tu te feras violer ou tuer, ou si les gens te laisseront vivre ta vie tranquille, ben c'est comme de pas savoir, avant de le goûter, si le gâteau sera bon ou pas.

Il avait vraiment l'air d'en connaître un rayon. Je me suis demandé s'il m'était déjà arrivé de ne pas aimer un gâteau. Je savais bien qu'il parlait de gâteaux métaphoriques, je ne suis pas idiot, mais je devais avoir faim. Ce que j'avais dans mon sac ne me disait rien du tout.

– Tu vas rentrer chez toi alors? m'a demandé le clochard après une minute ou deux de silence.

Je regardais dans le vide en pensant à la bouffe, mais le son de sa voix m'a fait sursauter et mes yeux se sont posés sur le premier truc qu'ils ont vu, un panneau avec une pub pour Carte d'Or, plus précisément pour la glace à la fraise de Carte d'Or. "Élu meilleur parfum par VOUS", disait la pub.

– Je crois bien, oui. Vous m'avez convaincu que j'étais pas encore prêt.

– Sage décision. Rentre chez toi, trouve-toi une arme, et dis au revoir à quelqu'un.

– Ok, j'ai dit. Ça marche.

Je me suis levé pour lui serrer la main.

– Dis-moi, une fois que tu seras rentré, t'auras plus besoin de tes boîtes de conserve, pas vrai?

Je lui ai tout laissé.

*

Deuxième extrait (pp 41- 55)

Simone était allongée sur la moquette de notre chambre et respirait bruyamment par le nez. Elle appelait ça la respiration yogique, bien qu'elle n'ait jamais pris un cours de yoga de sa vie. Son ventre était tout tendu et gonflé, et c'est à peine s'il dégonflait quand Simone expirait. Elle appuyait dessus avec la paume de ses mains (elle appelait ça « malaxer la douleur »). Elle avait sa mine de condamnée des jours de règles.

– Ça a pas l'air d'aller, je lui ai dit.

Elle a regardé dans ma direction. Le simple fait de tourner la tête avait l'air de la faire souffrir. Simone était bonne comédienne. Elle arrivait à contrôler les mouvements de ses yeux et pouvait ainsi vous fixer sans vraiment vous voir. Elle faisait les yeux mous. Si je n'avais pas vu son tampax usagé flotter dans les toilettes cinq minutes plus tôt, j'aurais pu croire qu'elle était mourante.

– Tu veux que je te monte la bouillotte?

– C'est gentil, Dory.

– M'appelle pas Dory.

– Tu es trop gentil.

– Je sais.

– Je suis sérieuse. Tu es beaucoup trop gentil pour trouver une copine.

Elle a roté, l'air de rien, comme si ça faisait partie de la respiration yogique.

– Note bien, pour ma biographie. Note que j'ai toujours été une super grande sœur, toujours prête à te donner de bons conseils pour que tu trouves une copine potable.

On a entendu notre mère rentrer des courses, un froufrou de sacs plastique. Elle est entrée dans notre chambre sans frapper.

– Simone, regarde ce que j'ai trouvé au supermarché, pour Rose...tu crois que ça va lui plaire?

Elle a sorti de sa gangue de papier-bulle un mug à l'effigie de Brad Pitt. Simone a replié ses deux avant-bras sur son visage et s'est mise à crier.

– Tu m'avais pas dit que Rose était fan de Brad Pitt? a demandé ma mère, qui tout d'un coup n'était plus si sûre d'elle. Allez, mais regarde, tu penses pas que ça lui plaira? À Rose?

– Mais arrête de répéter son prénom à tout bout de champ, a dit Simone, toujours cachée derrière ses bras.

Rose, on ne la connaissait pas encore. C'était la correspondante de Simone. Au début de l'année scolaire, sa prof de français avait lancé le projet de faire correspondre sa classe avec une autre classe du bout de la France, pour leur enseigner les bases du genre épistolaire. Simone, bien qu'elle ne l'ait encore jamais rencontrée, détestait déjà sa correspondante. Elle détestait aussi sa prof de français, d'ailleurs. Elle disait que les « projets pédagogiques » de ce type, c'étaient des béquilles pour les incapables. Elle disait que dans le temps (elle disait souvent « dans le temps », en parlait comme d'un passé où elle avait vécu avant de se retrouver chez nous), on étudiait *Les liaisons dangereuses* et que ça suffisait bien comme ça pour le genre épistolaire, qu'elle appréciait de surcroît bien moins que les autres.

– Je m'en fous complètement que ça lui plaise ou non.

– Mais j'ai acheté ça pour qu'elle se sente un peu chez elle quand elle viendra ici. Tu trouves pas que c'est une bonne idée?

J'ai oublié de dire que le *point culminant* (comme l'avait qualifié le papier que Simone avait dû faire signer par mes parents) du « projet pédagogique » consistait à organiser une rencontre de tous les correspondants au printemps. Rose devait venir passer une semaine chez nous le mois suivant, et Simone une semaine chez elle, début juin. Personne à la maison n'avait particulièrement hâte de rencontrer Rose, mis à part ma mère. Elle avait déjà commencé à planifier menus et activités pour son séjour.

Simone a déplié ses bras et regardé la tasse dédaigneusement.

– C'est vraiment hideux. Et je ne tiens pas particulièrement à ce qu'elle se sente chez elle ici. Si elle se sent trop bien, elle continuera de m'écrire même après la fin de l'année scolaire. C'est pas le but.

– Et pourquoi pas? Ce serait vraiment si terrible que ça?

Simone n'a même pas répondu.

– Je ne comprends pas pourquoi tu es toujours si négative, Simone. Je ne comprends pas pourquoi tu as décidé de partir du principe que Rose et toi ne pourriez pas passer un bon moment ensemble. Tu ne la connais même pas.

– Je n'ai rien décidé du tout. Je n'ai simplement aucun désir de rencontrer cette personne. Nos désirs sont incontrôlables.

– Bien sûr que si, ils le sont.

Ma mère était très calme au moment d'affirmer que nos désirs étaient contrôlables. Ma mère était toujours très calme. Elle avait décidé un beau jour qu'elle savait ce qui était le mieux pour chacun de ses six enfants et n'en démordrait jamais. Sa vie était dédiée à nous rendre heureux et sociables, à nous faire comprendre que ces deux adjectifs allaient ensemble, et voir que mes cinq frères et sœurs n'étaient si manifestement ni l'un ni l'autre ne la décourageait absolument jamais. Elle a regardé la tasse Brad Pitt un petit moment. Simone respirait fort.

– Et toi Dory, tu en penses quoi de cette tasse? m'a demandé ma mère.

– Bof...

– Bon. Ben j'irai la rendre au magasin alors, si tout le monde la trouve moche.

– Fais donc ça, oui, a dit Simone, et par pitié, ne lui achète rien d'autre. Cette fille ne mérite pas le moindre cadeau. Notre correspondance ne m'a rien appris. Rien du tout. Elle a déjà de la chance que j'aie continué à lui répondre, c'est le seul cadeau que je lui ferai jamais.

– Je suis persuadée que vous avez plus de choses en commun que tu ne le crois.

– Elle est illettrée.

– Mais qu'est-ce que tu racontes? Elle t'a bien écrit une dizaine de lettres, au moins!

– Parlons-en, de ses lettres! Bourrées de fautes. Pendant une ligne, on a l'impression que ça y est, elle a compris et intégré une règle grammaticale de base, mais à la phrase d'après, ça part en quenouille, elle fait l'erreur qu'elle venait d'éviter... c'est la pire espèce, les gens qui ne se relisent pas. Qui comptent sur le hasard. La pire espèce.

– Et donc parce qu'elle fait une faute de temps en temps, votre amitié est vouée à l'échec?

– Évidemment!

Ma mère s'est mise à remballer Brad Pitt dans le papier-bulle. Elle a soupiré.

– Parfois, j'ai l'impression d'avoir élevé une portée de petits misanthropes intolérants. Toujours dans vos bouquins. Vous n'en levez le nez que pour critiquer le reste de l'humanité. Elle s'est alors tournée vers moi, comme je m'y attendais, pour dire « Sauf toi Dory, bien sûr. »

Simone n'aimait pas qu'on la traite d'intolérante. C'était son petit point faible et son paradoxe : toujours la larme à l'œil au moment de citer le premier article de la Déclaration des Droits de l'Homme (et elle s'en créait des occasions de le faire), et toujours la première à établir des classements de ses camarades de classe au mérite, à l'intelligence et à la culture (elle était première en tout).

– Et qu'est-ce que tu voudrais que je fasse, maman? Je veux bien que les hommes naissent et demeurent libres et égaux en droits, mais s'ils décident de grandir sans ouvrir un bouquin, rien ne m'oblige à subir leur conversation.

– Je ne veux pas que tu *fasses* quoi que ce soit, ma chérie. J’aimerais juste, de façon générale, que tu *sois* plus ouverte, et je dis ça pour ton bien, que tu sortes un peu de ta tanière, que tu rencontres des gens...

– Des gens ? a dit Simone, indignée, Mais j’en connais déjà plein !

Ma mère ne s’est pas laissée déstabiliser. Elle a vu, sur la moquette, la plaquette de Nurofen Flash, médicament que prenait Simone pendant ses règles.

– Je vois que tu es indisposée. On reparlera de tout ça plus tard.

*

Simone m'a donné à lire quelques-unes des lettres que Rose lui avait écrites, et son propre brouillon de réponse à la première. Soi-disant que ça me servirait pour écrire sa biographie, mais je crois qu'en vrai, elle s'était émue du fait que ma mère l'ait traitée d'intolérante, et voulait confirmation de ma part que Rose n'était pas, objectivement, une lumière.

Cher Simone Mazal,

J'espère que tu vas bien.

Je suis très contente de te rencontrer et que nos classes vont faire cet échange. Je ne connais pas ta région mais ma maman est allé en vacance une fois en Ardeche et elle m'a dis que ça n'étais pas loin de chez toi et que c'était une très belle région.

Moi, je me présente : je m'appelle Rose (comme dans "Titanic", j'ai de la chance car c'est mon film préféré !!!), par contre je n'aime pas trop le rose, j'aime le bleu comme couleur préférée. J'ai un chat Ficelle et deux frères Raphaël et Roméo. Mon acteur préféré, c'est Léo, évidemment! Tu l'aimes aussi? J'ai beaucoup de posters de lui.

La prof Madame Duchesne nous a expliqué que quand on avais un correspondant on devait lui raconter un peu ce qu'on fesait dans nos journés et lui dire ce qu'on aimait comme musique et comme nourriture, et aussi qu'on devait s'intéresser à son correspondant et lui poser des questions sur sa vie, alors je vais te posé des questions. Pourra-tu y répondre dans ta prochaine lettre ? Merci.

Questions :

1/ quel est ta couleur préférée ?

2/ a tu des frère et sœurs ? si oui, combien ? est se qu'ils sont sympas?

3/ tu as un animal de compagnie ?

4/ quelle genre de musique écoutes-tu ?

PS : ma meilleure copine c'est Laëtitia, elle est correspondante avec Alice dans ta classe, tu aime bien Alice ? Ma deusième meilleure copine est Marie, elle est correspondante avec Virginie.

*Bien à toi,
Rose Metzger*

Chère Rose.

C'est très intéressant que tu parles de Titanic car il a été diffusé le mois dernier sur la 2 (j'imagine que tu l'as revu à cette occasion). Je ne l'avais moi-même jamais vu, et je me suis justement fait les quelques réflexions suivantes que j'aimerais partager avec toi : penses-tu que nous sommes censés croire, en tant que spectateurs, que les tableaux de maître que Kate Winslet déballe dans sa cabine (Picasso, Monet) sont les tableaux originaux? James Cameron suggère-t-il que le MoMA de New York et le musée d'Orsay ne possèderaient que des copies de ces tableaux? Ou ne fait-il que s'abstraire de la réalité (après tout, le film est une fiction) en suggérant que Kate Winslet possédait la seule et unique version des Demoiselles d'Avignon et qu'elle a sombré dans l'Atlantique? Je pense pour ma part que Cameron a simplement voulu signifier que son héroïne avait des goûts en peinture extrêmement audacieux pour l'époque et qu'il a décidé de faire fi de la réalité historique en ne la faisant collectionner que des tableaux mondialement reconnus aujourd'hui, qui n'ont bien entendu pas coulé avec le Titanic puisqu'ils nous sont parvenus. Je trouve cela un peu facile de sa part. Il aurait mieux fait, d'après moi, de mettre dans son film des tableaux d'artistes plus obscurs. Ça aurait été plus fort. Cela n'en aurait rendu Kate Winslet que plus intéressante. Par ailleurs, j'ai trouvé bien trop caricatural le personnage du futur mari, mais ça n'est qu'un avis personnel. Je ne dénigre en aucun cas tes goûts cinématographiques. Personnellement, j'aime beaucoup Les lumières de la ville, de Charlie Chaplin, et Les sept samouraïs, de Kurosawa. J'imagine que tu ne les as pas vus.

Aussi, je voulais te dire que l'Ardèche n'est pas du tout proche de la région dans laquelle je vis. Enfin, tout dépend bien sûr de ce qu'on prend comme point de référence pour déterminer le proche et le lointain, mais disons que si on se limite à l'échelle de la France métropolitaine, l'Ardèche est plutôt loin de chez moi. Elle est de fait plus proche de chez moi que de chez toi, je te l'accorde, mais à vol d'oiseau, elle est aussi loin de ma ville que ma ville l'est de la tienne, par exemple. Je sens que je ne suis pas très claire et je pense que l'idéal serait que je t'envoie une carte de France, que je joins donc à cette lettre. J'y ai entouré en rouge ta ville, la mienne et l'Ardèche, afin que tu puisses situer tous ces endroits les uns par rapport aux autres. En vert, les zones montagneuses, en bleu, les villes importantes d'un point de vue économique, en violet, nos cinq fleuves, en jaune, quelques-uns des villages français classés au patrimoine mondial de l'UNESCO. Mes choix d'entourer une ville plutôt qu'une autre peuvent te sembler arbitraires, mais je pense que pour toi qui n'as pas l'air d'être très calée en géographie, cette carte est dans l'ensemble un bon point de départ pour te donner une idée de l'organisation générale de notre pays. Je te conseille donc de la mémoriser une fois pour toutes.

Cordialement,
Simone

Chère Simone,

J'espère que tu vas bien.

Je ne sais pas vraiment comment répondre à ta lettre car tu ne me pose aucune question. Je ne comprends pas trop non plus ce que tu veux dire, sur "Titanic".

Merci pour la carte de la France, je l'ai accroché au dessus de mon bureau.

Ma maman est désolé d'avoir confondu l'Ardeche avec une autre région de France, mais du coup, elle ne se souviens plus laquelle

Pour Titanic, je ne sais pas ce que tu veut dire.

Je n'ai jamais vu les lumières de la ville, et je n'ai jamais vu les sept samourais non plus (est-ce que c'est un film de violence ? je n'aime pas la violence) mais je vais demandé à mon papa d'allé au videoclub et voir si ils ont les films.

Aujourd'hui, je suis contente car j'ai eu 20/20 à mon controle de biologie, et je suis contente parce que plus tard je voudrait être docteur et il faut des bonnes notes en biologie.

Mon papa est docteur aussi, il était tres content aussi.

Qu'est-ce que tu veut être toi, plus tard ?

Quelle est la profession de tes parents?

Tu peux aussi répondre aux questions de ma précédente lettre si tu le souaites! Il n'est pas trop tard!

Merci de me poser des questions dans ta prochaine lettre.

Cordialement,

Rose.

Extrait numéro 3 (pp 49-54)

Un jour, Simone a décidé que prendre des notes ne serait pas suffisant pour écrire sa biographie. Elle a voulu qu'on commence à faire des interviews.

– L'observation, c'est très bien, mais il faut aussi parler du passé. On ne peut pas faire l'impasse sur les treize premières années de ma vie. Il va falloir les revisiter.

– Quelles questions tu voudrais que je te pose?

– Tu m'as pris pour Staline ou quoi?

Je ne savais pas trop qui était Staline à l'époque, même si Léonard et Simone y faisaient référence de temps en temps. Comme souvent, plutôt que de répondre au pif à une question que je n'avais pas comprise, j'ai fait semblant de ne pas l'avoir entendue.

– C'est *toi* qui choisis les questions, a dit Simone. Après tout, on a grandi ensemble, tu étais aux premières loges pendant la plus grande partie de mes treize ans sur Terre. Je suis sûre que tu as un point de vue unique sur ma vie, une perspective intéressante.

– C'est un compliment?

– Je l'envisageais pas comme ça mais enfin oui, si tu veux.

Le lendemain, Simone a emprunté le dictaphone de Jérémie. Il nous a aussi prêté deux petites cassettes en disant qu'on pouvait les effacer (il venait de télécharger sur son ordinateur les enregistrements d'oiseaux qu'elles contenaient). Simone a testé le dictaphone puis l'a posé

sur la table de nuit qu'on était censés partager (elle était juste entre nos deux lits) mais qu'elle avait toujours monopolisée.

– Je suis prête. On y va quand tu veux.

Sur la cassette, on m'entend déplier la feuille où j'avais écrit mes questions pour Simone.

– Tu te souviens du jour où maman voulait te couper les cheveux hyper courts parce que tu avais des poux — t'étais au CP je crois—, et que t'avais voulu sauver autant de poux que possible ? Tu voulais pas qu'ils meurent, alors tu avais frotté ta tête contre la mienne pour qu'ils viennent vivre chez moi.

– Attends mais c'est quoi comme question ça ?

– Je crois bien que c'est mon premier souvenir avec toi.

– Ouais, bon. On est pas en train d'écrire un livre sur toi il me semble, non ? Question suivante.

– Est-ce que tu as toujours été la plus intelligente de ta classe ?

– Absolument. Même en maternelle. J'utilisais déjà la perspective pour dessiner les maisons.

– Quel est ton premier souvenir ?

– J'avais pas fini de répondre à la question d'avant, Dory.

– Ah bon ?

– Ben non, il faut me laisser un peu de temps, le temps de me remémorer les choses.

– Ah ok.

– Donc. Reprenons. Oui. J'ai toujours été tête de classe, dans toutes les matières. Même aujourd'hui, je suis pas particulièrement douée pour l'allemand, mais je suis quand même première, et de loin. Les gens m'envient, en général, mais il y a un gros désavantage, je trouve, à être plus intelligente que les autres, et je vais te dire ce que c'est, parce que je pense que ça va jouer pas mal dans la formation de mon avenir : c'est la solitude. Tu vois, c'est pas parce que je suis douée pour tout que ça veut nécessairement dire que je *veux* être la meilleure, et les gens ont tendance à croire que si, à tout mélanger. En vrai, j'aimerais bien avoir de la concurrence de temps en temps, ce serait plus sain. Avoir des gens à respecter, à admirer, qui ne soient pas juste Aurore ou Bérénice ou les garçons, mais quelqu'un de mon âge. Mais bon... Quand tu es premier en tout, faut pas trop la ramener, on y croirait pas si j'expliquais que je voulais vraiment de la concurrence. Ça sonnerait faux, fallacieux. Faut rester humble dans ces cas-là, faire même comme si t'avais un peu honte d'être intelligent. Je me dis que ça doit être pareil quand t'es très heureux. J'ai jamais vraiment été très heureuse mais bon, j'imagine que c'est un peu la même chose. Faut pas trop la ramener. Rester un peu en retrait.

– Tu as déjà pensé à rater un contrôle exprès ?

– Pourquoi je ferais un truc pareil ?

– Pour que les autres voient qu'il t'arrive de faire des erreurs, que tu es un peu comme eux, au fond.

– Je vois pas pourquoi ce serait à moi de m'abaisser à être comme eux et pas à eux de s'élever pour être un peu plus comme moi.

– Ben parce que c'est pas si facile que ça d'être intelligent.

– Bien sûr que si c'est facile. Il suffit de réfléchir avant de parler. De pas dire 90 pour cent de ce que tu as envie de dire.

– Tu fais ça toi? Tu te retiens?

– Pas en ce moment non. Pas avec toi.

Quelques secondes de silence sur la bande.

– Tu dis que ça te ferait du bien d'avoir de la concurrence, mais vu que tu n'en as jamais vraiment eue, comment est-ce que tu peux savoir que ça te plairait?

– Ça c'est une bonne question, Dory.

Un autre silence, là.

– Et donc c'est quoi la réponse?

– Je sais pas. Laisse-moi réfléchir.

Un autre silence.

– Y a cette fille dans mon cours d'arts plastiques qui est super bonne en peinture. Moi je suis bonne en dessin, bien meilleure qu'elle, c'est pour ça que je suis tête de classe mais bon, elle peint mieux que moi, elle a une meilleure technique. Eh ben je suis pas du tout jalouse d'elle, par exemple.

Encore un silence.

– C'est même tout l'inverse.

– Et pourquoi t'essayes pas d'être copine avec elle?

– Je saurais pas vraiment quoi lui dire.

– Dis-lui juste que tu aimes bien ce qu'elle fait, ses peintures.

– Je sais pas trop dire des choses sympas. Quand j'ai envie de dire un truc sympa, je sais pas comment être honnête sans avoir l'air condescendant. Hé, pourquoi tu prends des notes là? Ce truc enregistre tout ce qu'on dit, non?

– C'est toi qui t'en es occupée.

– En plus, je suis sûre qu'elle me trouve prétentieuse. Tout le monde me trouve prétentieuse.

– Moi aussi je te trouve un peu prétentieuse, parfois.

– Oui mais ça c'est normal. C'est parce que de temps en temps, effectivement, je te prends un peu de haut. Mais je le fais exprès. Au lycée, je fais vraiment attention à jamais faire ça, mais même en faisant hyper gaffe, je me retrouve quand même avec tout un tas d'abrutis qui me traitent de prétentieuse. S'ils connaissent le mot, évidemment. Tu sais ce qui me met hors de moi, Dory?

– Quand les gens emploient des mots sans savoir ce qu'ils veulent dire?

– Exactement. Les abus de langage. La paresse dans l'usage des mots. Les gens utilisent le mot « prétentieux » à tort et à travers. Ils croient que quelqu'un de prétentieux, c'est quelqu'un qui parle de choses que les autres ne comprennent ou ne connaissent pas. Mais ça veut pas dire ça, être prétentieux. La prétention, c'est une forme de mensonge. C'est vouloir impressionner les autres avec des connaissances que tu n'as pas encore complètement intégrées, ou vouloir te faire mousser, te donner plus d'importance que tu n'as. Mais me traiter de prétentieuse parce que je *sais* certaines choses, c'est aberrant, c'est honteux, même, un vrai abus de langage pour le coup. C'est comme tous ces connards qui emploient le mot « symbole » à tout bout de champ...pourquoi? Ou « problématique » à la place de « problème ». C'est quoi le problème avec le mot « problème »? C'est plus assez classe? Moi,

si je ne suis pas sûre et certaine de la définition d'un mot, je ne l'emploie pas, point. Pas avant de vérifier l'usage dans un dictionnaire. Autrement, ce serait *prétentieux*, tu me suis? Les gens qui me traitent de prétentieuse, c'est eux les vrais prétentieux, vu qu'ils emploient mal le mot. Non mais j'te jure...je suis censée me mettre à mal employer tous les mots que je connais juste pour entrer dans le moule? Faire tout comme eux? Pourquoi tu prends des notes, Dory? Ce truc enregistre tout ce qu'on dit.

– Je prends des notes sur ton langage corporel. Pour faire les descriptions.

Un nouveau silence.

– Et puis même les gens qui te parlent d'un truc comme s'il allait de soi que tu étais familier du concept alors même qu'ils ne l'ont eux-mêmes découvert que ce matin-là...même eux, ils ne sont pas prétentieux. Ils te font la politesse de partir du principe que tu vois de quoi ils parlent, et ils se moqueront pas de toi s'il s'avère qu'en fait tu vois pas du tout de quoi ils parlent, il t'expliqueront. Il se peut qu'ils te jaugent, hein, bien sûr, qu'ils essayent de voir à quel point t'es calé intellectuellement, mais bon, ça c'est autre chose. C'est humain. Tu prends vraiment beaucoup de notes, tu crois qu'on devrait filmer nos entretiens?

– Pourquoi t'es prétentieuse avec moi?

– Quoi?

– T'as dit que tu faisais exprès de me prendre de haut parfois. Pourquoi?

– Pour t'impressionner. C'est le seul but de la prétention.

– Pourquoi tu veux m'impressionner?

– Je suis ta grande sœur. Tu es censé m'admirer un peu.

– Mais c'est déjà le cas.

– Oui, bon, ben ce serait bien que ça dure comme ça encore un petit peu.

– Et après?

– Après, à un moment donné, tu cesseras d'être impressionnable, et j'aurai accompli ma mission.

– J'ai une mission, moi? Auprès de toi?

– Je t'ai déjà dit qu'on écrivait pas un livre sur toi là.

– Non mais comme ça, en off?

Simone a stoppé l'enregistrement à ce moment-là, et on entend quelques parasites sur la bande, puis un piaillage d'oiseau. Et l'interview reprend.

– Quel est ton premier souvenir?

– J'en ai plein. Sois plus précis.

– Ton premier souvenir d'un truc marrant.

– La quinte de pets de mémé à l'enterrement de pépé. Elle arrivait pas du tout à les retenir.

– Mais je m'en souviens aussi...ça peut pas être ton premier souvenir.

– On sait tous que tu as une mémoire hors du commun. Et peut-être aussi que tu te souviens pas vraiment de la quinte de pets mais qu'on en a tellement parlé que tu *crois* t'en souvenir.

– Et ton premier souvenir d'un truc triste?

– Sans doute le même en fait. La quinte de pets. Ah, et aussi quand le père a engagé un magicien pour mes cinq ans. C'était horrible.

– Le magicien t'a fait de la peine?

- Non. Ce qui m'a fait de la peine, c'est que papa pense que ça me ferait plaisir.
- Qui tu préfères: Bérénice, Aurore, Léonard, Jérémie, ou moi?
- Bérénice.
- Le père ou maman?
- Je sais pas."

*

Je n'étais pas bête, enfin je ne crois pas. Je comprenais ce que racontaient mes profs, ce n'est pas ça qui posait problème, mais quand je pensais avoir saisi, je me demandais toujours si c'était vraiment ça. Je me disais toujours qu'il devait y avoir un piège. Je pensais sans doute que le monde était plus compliqué qu'il ne l'est réellement. Par exemple, je croyais que le décalage horaire marchait par minutes. Le jour où la maîtresse nous avait expliqué les fuseaux horaires à l'école, elle nous avait montré une carte d'Europe en disant qu'il était une heure plus tôt au Portugal qu'en Espagne. J'avais bien regardé la carte, et je m'étais dit que du coup, il devait plus ou moins être une demi-heure de moins à Madrid qu'à Barcelone.

*

Cette manie de voir des pièges partout remontait peut-être au jour où j'avais chanté "Au Clair de la Lune" très très fort à la maternelle. La maîtresse m'avait tiré l'oreille et demandé d'arrêter immédiatement parce que je dérangeais tout le monde. Ça faisait très mal, et je m'étais mis à pleurer, mais j'avais continué à chanter malgré tout, et plus je chantais, plus la maîtresse tirait fort et plus je pleurais, mais j'avais chanté quand même, jusqu'à la fin du dernier couplet que je connaissais. J'étais convaincu qu'en me tirant l'oreille, elle me testait, qu'elle voulait juste vérifier que j'avais bien compris l'expression « Il faut toujours finir ce qu'on a commencé » qu'elle nous avait apprise juste avant, mais en fait non. Quand j'ai eu fini de chanter, en pleurs mais fier de moi d'avoir tenu le coup, elle nous avait expliqué que l'expression « Il faut toujours finir ce qu'on a commencé » ne s'appliquait qu'aux légumes et aux devoirs et aux tâches ménagères. Il aurait donc été plus juste de dire « Il faut toujours finir tous les trucs chiants qu'on a commencés », mais je voyais bien que ça n'avait pas le même rythme, la même solennité que l'expression originale.